

Le Régent défini en trois mots

Autor(en): **Plancherel, H.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **78 (1949)**

Heft 14

PDF erstellt am: **17.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1040554>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Le Régent défini en trois mots

Nous les connaissons ces trois mots qui sont, tour à tour, donnés à celui qui, après le prêtre, joue le plus grand rôle auprès de nos populations. C'est tout d'abord l'instituteur, mot officiel plein de sens quoique peu familier. Puis l'éducateur, terme élogieux qui convient si bien à celui qui recherche par l'école l'éducation des élèves. Le maître enfin, vocable précieux et si adéquat à celui qui travaille par vocation. Trois mots qui rappellent celui qui est ainsi désigné vers la sublimité de sa tâche.

L'instituteur

Pour définir le mot, il faut recourir à son étymologie : l'homme qui instruit. Instruire n'est pas communiquer des notions à la manière d'une communication téléphonique qui met en relations deux personnes par l'intermédiaire d'un fil. La communication informe mais n'instruit pas. Instruire n'est pas verser dedans, remplir une tête à la manière du caviste qui remplit un flacon avec du Tartegnins ou voire avec de « l'incomparable » Cheyres.

L'intelligence de l'enfant, pas plus que celle de l'adulte, n'est un vase ouvert qui s'emplit de telle manière. Instruire nécessite de la part de l'enfant une appropriation du savoir, une assimilation, une intégration de la réalité en son intelligence. Une notion quelconque ne participe du savoir que saisie par l'intelligence.

On dit que le savoir est le pain de l'intelligence. Rien n'est plus juste en sa comparaison. Tout comme le pain est l'aliment de notre estomac, le réel est le pain de notre intelligence. Mais le pain est nourriture non point parce qu'il entre dans l'organisme, mais parce qu'il y est retenu, pétri, soumis à l'action des ferments internes qui dissolvent sa matière pour permettre aux alvéoles intestinales de travailler à la décantation. L'organisme tire alors la substance utile sous forme de sang.

Phénomène physiologique ici, phénomène psychologique là. Dans les deux cas le processus est le même. Dans les deux cas, il n'y a utilisation de la substance matérielle, le pain, et de la substance intellectuelle, le savoir, que s'il se produit le travail de l'assimilation. D'où l'expression : matière assimilée, programme assimilé, qui est sur les lèvres des instituteurs.

L'intelligence de l'enfant n'est point réceptive comme celle de l'adulte. Elle peut agir certes avec tout son pouvoir, mais ce pouvoir est limité. Sa force de pénétration est peu exercée. Dans les premières années d'école, les conquêtes du cerveau de l'enfant sont réduites, guère étendues. Et avant même la scolarité, quel parent en mal de com-

plaisance ne s'est point avisé un jour de demander à son petit enfant de 5 ans, de 6 ans : « Eh ! Claude, combien font $5 + 7$? » Peut-être piqué par la question ou fort déjà d'un prétendu savoir, l'enfant donnera une réponse hasardeuse. Il ne cherchera point trop dans sa tête. Que s'y trouve-t-il ? Peu d'arithmétique sans doute ! Notre garçonnet n'a pas dans son cerveau un casier avec la fiche portant l'identité $7 + 5$ font 12. Son interlocuteur lui passera cette réponse inutile. L'enfant ne sera pas plus instruit après qu'avant, même si l'enfant finit par retenir la réponse. Il ne sait rien de plus, puisqu'il ignore tout de 5 et de 7. Il y a simple psittacisme. Ne pourrait-on pas obtenir cette même réponse d'un perroquet bien dressé ?

Instruire, c'est donc amener l'enfant par un effort personnel à un travail d'appropriation. Son intelligence sollicitée par les sens peut se montrer favorablement disposée à accepter la leçon, la nouvelle notion présentée, pour autant qu'elle soit à son niveau, qu'elle corresponde donc dans sa difficulté à la puissance d'assimilation de son cerveau. Chaque intelligence travaille d'une manière qui lui est propre, avec une acuité qui lui est personnelle.

C'est dans ce sens que l'on peut parler de la force de ses élèves. Rien n'est plus vrai. L'expérience ne nous a-t-elle pas suffisamment révélé combien les réactions sont différentes au cours d'une leçon ; l'un est pressé de parvenir au but, il nous suit avec ardeur, avec une vive curiosité dans notre démonstration, tel autre comprend, mais pourtant nous finissons par distinguer un voile dans son regard, et sur son visage une ombre d'inquiétude, tandis que tel autre se désintéresse peu à peu : il n'a pu emboîter notre pas et prendre notre allure. Combien il est important donc pour le maître de trouver la cadence moyenne, celle qui permet à la presque totalité des enfants de suivre l'enseignement donné ! Et suivre est encore un terme impropre. Car, précisément à cause de la lenteur de certains esprits, à cause aussi d'un moment d'inattention chez tel d'entre eux, nous sommes condamnés par la force des choses à établir de nombreux exercices d'application.

La joie du savoir

L'enfant sait, il n'y a pour lui de vrai savoir, de solide acquisition, donc d'instruction, que lorsqu'il peut affirmer avec assurance, avec une conviction inébranlable : « Je sais. Le maître peut me demander ce qu'il veut sur cette règle de grammaire ou d'arithmétique, il peut la retourner, introduire des obstacles, voire tendre un petit piège, rien ne me surprendra plus. » Le maître lui-même arrive à cette constatation : « Mes élèves ont compris » lorsqu'il peut se donner à lui-même le témoignage que la leçon a été bien suivie, aimée, écoutée. N'a-t-il pas à cette heure la satisfaction profonde d'avoir fait aimer l'école,

de l'avoir rendue active, d'avoir contribué à accroître la confiance qui est à la base de tout enseignement efficace. L'enfant sait que le maître peut lui apprendre beaucoup de choses et lui, élève, a beaucoup à apprendre. Son savoir lui est bienfaisant. Ce qui lui était caché hier lui est maintenant révélé. Il s'est enrichi. Plus encore, il sent grandir sa faim de savoir.

Certes, on pourrait objecter : cela est de l'idéalisme, du sentimentalisme ; tout est plus terre à terre.

Y a-t-il du terre-à-terre à former une intelligence d'enfant ? Quoi de si peu matériel que l'intelligence qui est faculté de l'âme ? Dès que l'on travaille avec l'âme, on est toujours sur le plan du spirituel et du surnaturel. L'âme qui est simple est si riche dans sa simplicité, elle met en branle tant de résonances ! Tout l'homme en devenir vibre peut-être sous ce rai de lumière qu'apporte votre enseignement. Sa sensibilité s'est émue, sa volonté s'est fortifiée, toute sa personne s'est enrichie.

Non, l'enfant avec ses facultés est trop grand, trop riche de virtuelles de tout genre pour que nous puissions le traiter comme du simple matériel, comme de la matière.

On ne peut se passer pour ce service des règles de la pédagogie, des données de la psychologie pour cultiver au mieux l'intelligence des élèves. Il faut leur ajouter du bon sens pour savoir discerner ce qui convient. On n'enseigne pas le petit écolier de Bouloz comme le petit Parisien.

Il faut trouver le joint, le biais par lequel on peut pénétrer dans l'enceinte bien fermée parfois du cerveau enfantin. On peut recourir à des recettes pour la préparation de tel menu. On parle de trucs qui ont leur part d'efficacité suivant la personne qui les emploie, alors qu'ils seraient inopérants dans les mains d'une autre. En quoi réside leur efficacité ? Non point dans la solidité de leur système ; ils s'effondreraient peut-être à l'examen critique de la raison. Ils tiennent leur vertu de la vertu même de celui qui les trouve et les applique.

Puis dans l'enseignement, le maître se présente à ses élèves avec ses aptitudes, avec sa personnalité. Il y a d'autre part les programmes qui changent, mais qui dans l'ensemble varient assez peu. Le fonds est permanent et les changements portent sur la forme. Suivant les circonstances de milieu, il y a bien plutôt une adaptation. Il y aurait presque du danger à établir définitivement des leçons modèles que l'on servirait invariablement à nos petits villageois. On aboutirait théoriquement à une routine modèle. Fort heureusement un élément échappe à ces rigides contingences, à ces chères combinaisons : c'est l'enfant ; lui n'est jamais le même, car il n'existe pas d'égalité, d'identité psychique entre deux élèves. Pour le maître qui doit instruire, la tâche est à recommencer à chaque début d'année scolaire. L'enseigne-

ment nécessite une adaptation à la manière réceptive de l'intelligence de l'enfant, à son mode d'agréer le savoir.

Là réside la vraie grandeur d'une vocation, la vocation d'instituteur qui n'est point exposé à la routine du métier, routine qui engendre du reste en celui qui en est l'objet une diminution de sa personnalité, un abêtissement à la tâche.

L'instituteur doit reviser constamment son savoir, et encore lutter contre le temps qui, loin de réaliser parfois les promesses qu'on attendait de lui, désagrège plutôt l'acuité intellectuelle. Il faut sans cesse s'adapter au temps, aux élèves. On doit éprouver ce besoin de se renouveler, de s'enrichir, d'enrichir sa personnalité.

Telle est la grandeur d'une mission où tout est vivant, constamment vivant. L'enseignement est vie. Vivant est celui qui le donne, vivant celui qui le reçoit. Rien n'est plus beau que la vie, elle est le contraire du néant.

L'instituteur est l'être qui communique la vie de l'esprit.

H. PLANCHEREL.

Finissons-en avec nos préjugés

C'est le secret de Polichinelle que, avant la guerre, de notables quantités d'étoffes suisses pour dames et messieurs étaient exportées à destination de ports francs étrangers pour nous revenir avec la mention « tissu *anglais* » et grevées, tout naturellement, de l'augmentation de prix que comporte une telle opération.

Pourquoi cela ? Parce que tout Suisse bien mis eût cru déchoir en portant autre chose qu'un « vêtement anglais ». La préférence que l'on accorde à ce qui vient de l'étranger, jointe aux préjugés défavorables qu'on a pour les produits indigènes, a conduit à une surestimation des étoffes de laine étrangères et à une mésestimation des produits suisses. Dès la fin de la guerre, notre pays a de nouveau été envahi de tissus de laine étrangers (pour 67 millions de francs en 1947 !). Or, en toute impartialité, on a pu constater que ces tissus étaient *plus chers* et de *moins bonne qualité* que les étoffes du pays.

Tout dernièrement, lors d'une exposition à Londres, la Suisse a concouru avec douze autres pays. La presse anglaise met les étoffes suisses au *premier rang des produits mondiaux*. Cela démontre qu'il est faux de croire que « tissu anglais » signifie le *nec plus ultra* du genre. A cela vient s'ajouter le fait que la Suisse produit à meilleur marché, grâce à ses installations perfectionnées et à ses ouvriers très qualifiés.

En résumé : il faut en finir avec ces préjugés injustifiés et qui portent atteinte à nos industries ; il faut cesser de courir après les vêtements étrangers, mises à part certaines spécialités. Un tissu de laine suisse est, aujourd'hui plus que jamais, pour le moins aussi bon qu'un produit étranger de même prix.

Semaine suisse.